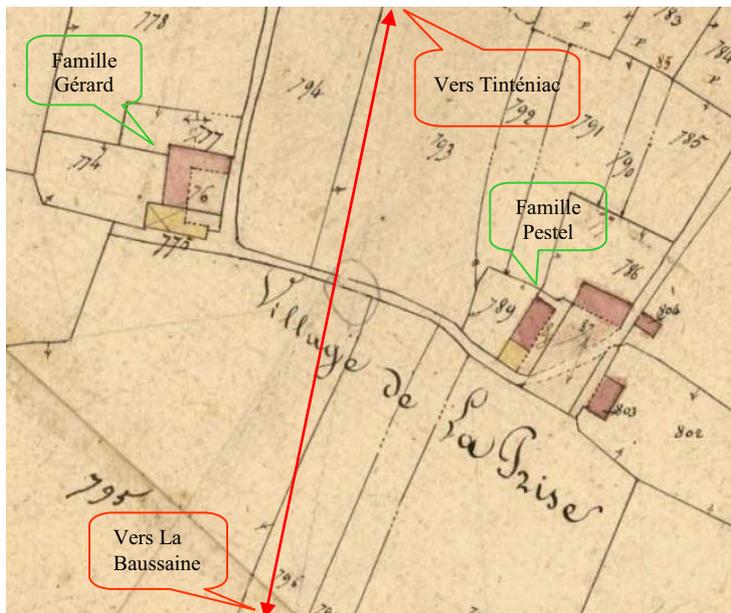


## La Ferme des Gérard à La Prise

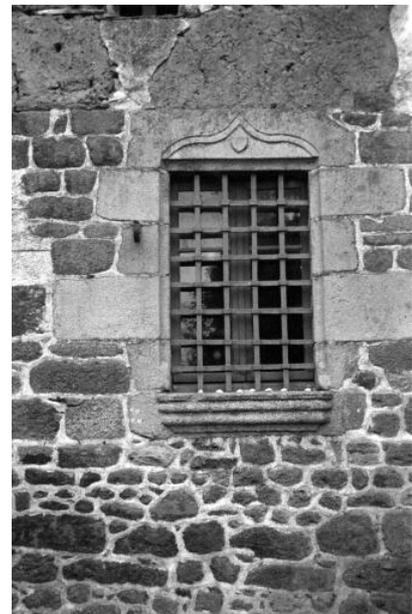
### 1 - HISTOIRE DU LIEU ET PRESENTATION DU HAMEAU

D'après certaines études, le nom de « La Prise » remonte à La Guerre de Cent Ans, quand les Anglais se battaient contre les Français. Un combat qui se déroula sur le lieu permit « la prise » de soldats anglais par des français vainqueurs. D'où le nom donné au hameau qui devint le hameau de « La Prise ». Normalement on prononce La Prise puisque le « s » est situé entre deux voyelles, mais j'ai toujours entendu Maria et les habitants de la commune, prononcer La Prisse avec deux s, sans doute selon les usages ou le patois local.

Le hameau de La Prise est toujours situé sur la route de Tinténiac à Bécherel, à 1,5 km avant l'arrivée sur la commune de La Baussaine. Il comprenait plusieurs fermes. Deux d'entre elles se faisaient face de chaque côté de la route. Celle des Pestel et celle des Gérard. Louis Pestel (né en 1898) et Maria Gérard (10 ans de moins) sont restés amis toute leur vie. Louis Pestel eut trois enfants, Louis dit Petit-Louis, Marie-Thérèse et Jean. Pendant les vacances d'Irène à la Prise, Marie-Thérèse Pestel était sa compagne de jeux. Devenue Mme Peigné, elle et son mari habitent actuellement une maison située à 300 mètres de la ferme en bordure de la route menant à La Baussaine. Irène et sa mère Maria leur ont rendu visite en 2001.



Le Village de La Prise sur le cadastre de Napoléon en 1834. Le hameau est resté en l'état, mais la route D20, symbolisée par le trait rouge n'existait pas.



Détail de la fenêtre de la salle commune à la ferme des Gérard à La Prise avec « appui mouluré saillant et linteau mouluré en accolade et une feuillure quart de rond sur les piédroits »



Vue aérienne Google du hameau de La Prise. Dans le rectangle rouge, en haut la ferme des Gérard en bas celle des Pestel.

La ferme des Gérard, située au bout d'un chemin, est visible de la route de Tinténiac à La Baussaine, face à la Ferme des Pestel, située en bordure de la route, à 1,5 km avant le bourg de La Baussaine.

Elle a été répertoriée dans l'inventaire du patrimoine de la commune de La Baussaine réalisé en 2006, en tant que « logis étable construit fin 16<sup>e</sup> /début 17<sup>e</sup> siècle, comme en témoigne le style des ouvertures. La partie centrale est datée de 1685 et la partie de gauche de 1847 ».



**La Ferme de La Prise - Bâtiment principal « Logis-étable » daté de 1685**  
 Photo datant de 1965 environ après le départ de Léontine, veuve Léon Gérard.  
 Le poteau électrique a été placé vers 1950.

**Descriptif d'après l'inventaire général du patrimoine de 2006 :** « Cette ferme datée de 1685 au-dessus de la porte d'entrée est construite à la base en moellon\* de granite\*. La partie haute était en terre. Les ouvertures sont en grand appareil régulier de granit\*. La façade est percée de deux portes en plein cintre jumelées, d'une belle fenêtre grillée avec appui mouluré saillant et linteau moulurée en accolade, et une feuillure quart de rond sur les piédroits. La forte pente du toit est brisée par un coyau\*\*. Les dépendances sont construites en terre : cellier, puits, porcherie, écurie. Cet ancien logis étable fut construit fin 16e /début 17e siècle, comme en témoigne le style des ouvertures ».

Fin de citation

\*Le granit désigne une roche dure et grenue, quelle que soit sa nature géologique. Le granite, avec un « e » désigne une roche magmatique plutonique ayant une composition minéralogique et chimique spécifique. Le moellon désigne une pierre de petite dimension non taillée de forme irrégulière

\*\*Le coyau est une pièce de la charpente assemblée en partie basse des chevrons. Grâce à elle, la couverture de toiture avait une pente plus faible en partie basse. La pluie qui descend du faîte du toit était ralentie avant de tomber au sol.



On distingue très nettement la grande porte d'entrée de la pièce à vivre et sa fenêtre protégée par des barres de fer à section carrée. A droite, la porte d'entrée de l'étable plus basse avec sa propre fenêtre. A l'arrière de l'étable, il y avait aussi un vasistas ouvert sur le mur du fond pour aérer les lieux. A l'étage, à droite les portes gerbières du grenier et vers la gauche un vasistas améliorant l'aération des locaux. Sur le côté droit, on devine la remise abritant entre autres, le four à pain et les poules qui y pondaient leurs œufs dans des cages. A l'intérieur de la remise, à gauche en entrant, une porte permettait d'accéder au cellier où s'alignaient les barriques de cidre.

**Du temps de Maria,** d'après ses souvenirs, « la partie haute des murs en pisé (maçonnerie constituée d'argile et de paille) était blanchie à la chaux chaque année. Le contraste avec les pierres en granit rendait la façade d'autant plus belle que les ouvertures étaient entourées de pierres, soit en arrondi, soit en rectangle ».

**Observations d'Irène :** cette photo représente la ferme telle qu'elle l'a connue étant enfant, mis à part les parties hautes du mur qui étaient blanches et en bon état, ce qui rendait le pisé invisible. Elle se souvient notamment de l'arrivée de l'électricité dans la ferme qui fut une date mémorable car elle permit de remplacer les lampes à pétrole par des ampoules et d'utiliser d'autres installations (pompes électriques, écrémeuses...). L'emplacement du poteau fut imposé par l'EDF.

Dans le hameau de La Prise, la ferme des Gérard est datée de 1685 pour la partie la plus ancienne et de 1847 pour la partie de gauche invisible sur la photo. D'après l'inventaire du patrimoine de 2006, la ferme des Pestel a été également construite en deux périodes : deuxième moitié du 17e siècle et deuxième moitié du 19e siècle. Les deux unités d'exploitation ont donc suivi la même évolution.

**La ferme des Gérard à La prise était une petite ferme de 6 hectares, de polyculture élevage, comme on dirait aujourd'hui, avec un atelier important de fabrication de miel et de cire, ce qui n'était pas fréquent.** On disait alors que les Gérard étaient cultivateurs et fabricants de miel. Sachons que vers les années 1900, la superficie moyenne des fermes en Ille et Vilaine était de 7 à 9 hectares.

**Le propriétaire de la ferme : M. Busnel**, habitait la Chapelle-Chaussée. Possédant plusieurs biens dont des fermes, il était considéré comme un bourgeois, car il vivait de ses rentes, c'est-à-dire des loyers. On pouvait dire aussi que c'était un rentier, car il n'était pas obligé de travailler pour vivre. Les parents de Maria étaient seulement fermiers, c'est-à-dire locataires de la ferme : terres et bâtiments. Ils devaient donc chaque année payer au propriétaire un loyer que l'on appelait le fermage, le plus souvent sous forme d'espèces. Le fermage était payé après les récoltes, à partir du 29 septembre, jour de la Saint Michel, « à la St Micheu ».

Maria apprit plus tard par sa mère que quelques jours après le mariage de ses parents qui eut lieu le 13 octobre 1894, le propriétaire Mr. Busnel vint leur réclamer d'avance le fermage qui n'était normalement dû qu'à terme échu. Pour ce faire, ils furent obligés de demander la somme nécessaire à Madame Chantrel, née Philomène Gérard, cousine du père de Maria, qui habitait le même village, de l'autre côté de la route, face aux Pestel. Bien entendu cette somme lui fut remboursée dès que cela fut possible. Puis, il leur fallut travailler et économiser encore pendant des années pour élever leurs cinq enfants et surtout devenir un jour propriétaires de la ferme.

En effet **vers 1912**, Maria qui n'avait pas 5 ans, puisqu'elle n'allait pas encore à l'école, entendit sa mère dire un jour à son père : « *Ce n'est pas rien. Si on ne l'achète pas, nos enfants seront obligés d'aller travailler chez les autres...* ». **Leur ferme venait d'être mise en vente par le propriétaire.** Quelques temps après, de bon matin, elle vit partir ses parents endimanchés pour acheter la ferme chez le notaire de Tinténiac. *La vente se fit à la bougie.* Il y avait plusieurs acheteurs désireux d'acheter la Ferme de la Prise. Ils étaient regroupés assis devant le notaire. *Celui-ci alluma la bougie blanche, pas plus haute de 2 centimètres, au moment de prononcer la mise à prix. Au fur et à mesure que les enchères montaient, Monsieur et Madame Gérard renchérirent plusieurs fois avant de prononcer le dernier prix à l'extinction de la bougie.* Il faut bien réaliser que leur motivation était grande, car habitant déjà la ferme ils en avaient amélioré les terres. Maria ne peut se souvenir du prix d'achat de la ferme, mais c'était une somme très importante pour ses parents.

*Quelques jours après la vente chez le notaire, au vu de ses charges financières, le père en tomba malade.* Maria ne sait pas si la ferme fut achetée comptant ou en plusieurs fois. Ce dont elle est sûre, c'est qu'au moment de leur installation à La Prise ses parents jeunes mariés ne possédaient rien. Leur premier achat fut une vache, payée par l'argent donné par les invités de leurs noces. **C'est surtout grâce à la production de miel qui était de loin l'activité la plus rentable que les parents de Maria avaient pu épargner suffisamment pour se porter acquéreurs, au bout de 18 ans d'exploitation de la ferme.**

## **2 – LES BATIMENTS DE LA FERME - DESCRIPTION**

*On accédait à la ferme par un chemin creux et défoncé long de 150 m environ, dans lesquelles les roues des charrettes s'enfonçaient dans les trous creusés quand la terre était humide. Il était bordé à gauche par une « janique », réserve d'ajoncs piquants où se cachait le gibier à poil, appartenant à Louis Pestel. A droite, perchés sur un haut talus, de grands et beaux arbres qui bordaient les terres de la ferme des Gérard, donnaient au lieu une ambiance mystérieuse, souvent sombre et fraîche. Les bâtiments de la ferme étaient limités au strict minimum et regroupés sous un même toit. Le bâtiment avait la forme d'un U ouvert avec une extension à l'arrière du côté gauche invisible depuis la cour d'entrée.*

Beaucoup plus tard, à propos du chemin d'accès, pendant la guerre 1939-1945, Irène se souvient encore de l'émotion ressentie quand on l'avait autorisée à monter dans une charrette conduite par un cheval qui rentrait à la ferme. Les secousses de la charrette dont les grandes roues s'enfonçaient dans les ornières, tantôt à droite, tantôt à gauche, l'obligeaient à s'agripper aux montants de celle-ci, pour ne pas tomber alors que ses yeux étaient fascinés par le dos épais du cheval dont les ondulations régulières l'impressionnaient vivement.

**Les murs de la ferme avaient un soubassement en pierres, mais leur partie haute était construite en terre et le sol des pièces était en terre battue.** Seule la porte d'entrée avait un certain cachet avec ses grandes marches et son encadrement en pierres de granit. La petite porte à droite, cintrée de pierre également, était celle de l'étable. La fenêtre de la pièce à vivre, joliment façonnée, située à gauche de la porte d'entrée était protégée par une solide grille en fer aux barreaux carrés de 3 cm de section, ce qui dissuadait les voleurs et permettait d'aérer à la belle saison pendant les travaux aux champs.

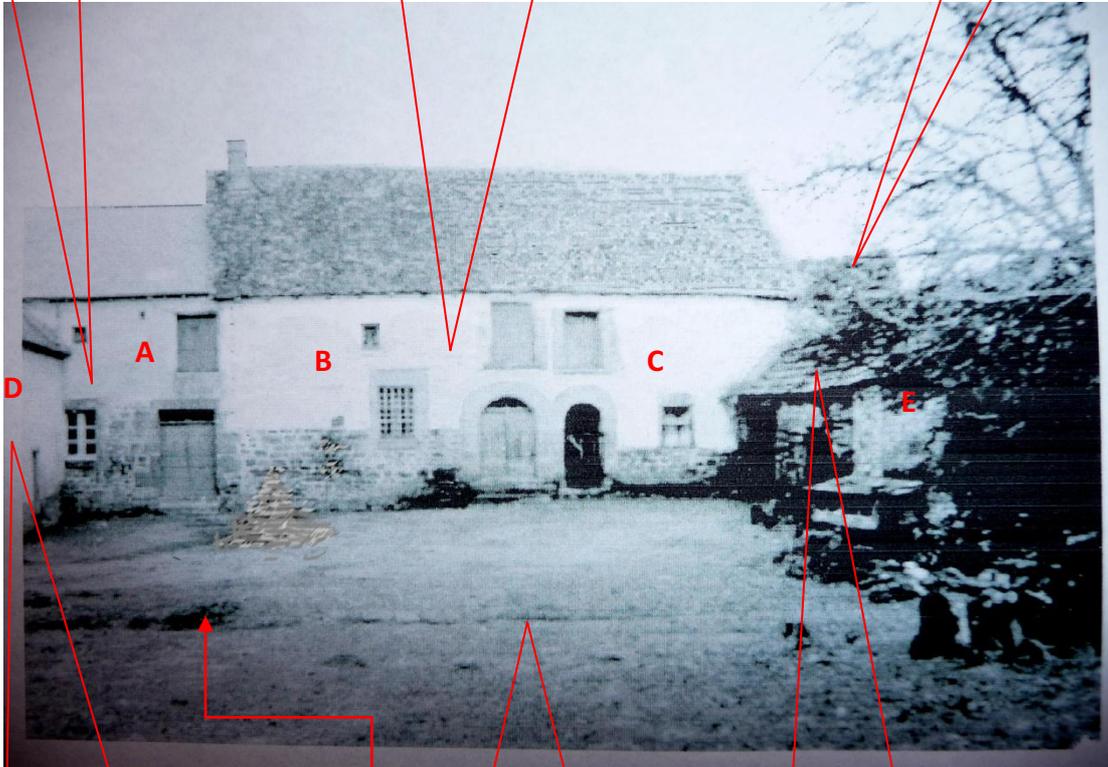
**Les bâtiments en forme de U ouvert côté sud du côté de l'entrée comprenaient un bâtiment central encadré par deux ailes à angle droit.** Le bâtiment central **comportait en fait deux parties** accolées situées à deux niveaux distincts, construites à des périodes différentes : la partie gauche d'apparence restreinte avait une porte d'entrée distincte et la partie centrale plus importante avait deux portes d'entrée : celle de la maison d'habitation et celle de l'étable.

**VOICI COMMENT SE PRESENTAIENT LES BATIMENTS DE LA FERME VERS 1920:**

Partie gauche datée de 1847, un peu en contrebas : 2<sup>ème</sup> habitation, atelier, réserve et grenier

Partie centrale datée de 1685 : A gauche, salle commune derrière la porte à double battants et la fenêtre garnie de barres de fer imposantes. A droite derrière la porte ouverte, l'étable séparée mais communicante.

A droite, tout au bout : le cellier. On y accédait par la remise



Ecurie avec grenier plus remise. Tout à gauche à l'avant de la photo, l'angle de la porcherie. Le chemin d'accès débouchait à gauche entre le fumier et l'écurie.

Remise : four à pain tout au fond à droite, grande marmite, poulailler. Du temps de Maria, les cages à lapins étaient dans la remise près l'écurie

Sillon d'écoulement au bas de la cour. A gauche, on devine l'ancien emplacement du fumier. La pente du sillon allait vers la droite dans un pré attenant

**Vue d'ensemble des bâtiments de la Ferme de La Prise comme en 1920**

**Au milieu : la partie centrale comprenant l'habitation et l'étable - A gauche, un peu en contrebas : la seconde habitation et en avancée, l'écurie – A droite : le cellier au toit en contrebas et en avancée, la remise.**

*Photo reconstituée d'après un cliché des années 1950 remis par Hélène Pestel. Les parties hautes des murs au pisé apparent ont été blanchies pour évoquer la chaux dont Maria avait le souvenir. On a caché le poteau électrique posé ultérieurement près de la porte d'entrée ainsi qu'André Pestel, frère d'Hélène, qui arrivait en mobylette. C'était le lieu de vacances de Maria et de sa famille jusqu'en 1960. Irène garde encore le souvenir précis de l'odeur des poires du jardin avec la tartine beurrée.*

**A. La partie gauche de la façade datée de 1847 (sous Louis-Philippe) était un peu plus basse. D'apparence restreinte elle était en réalité plutôt vaste car elle possédait à l'arrière une grande pièce ouvrant sur le jardin ce qui représentait une extension du bâtiment.** Sa porte d'entrée située en haut de deux marches donnait dans un vestibule. La porte rectangulaire à deux battants comportait dans le travers du haut une partie vitrée qui laissait passer la lumière. *A gauche du vestibule, séparée par une cloison, il y avait une grande pièce avec une petite fenêtre et une grande cheminée. Elle était réservée à plusieurs usages : la fabrication du miel en hiver mais aussi la toilette du dimanche et parfois la lessive dans le cuvier...* (plus tard cette pièce fut parquetée et servit d'appartement à la mère de Maria). Dans l'entrée sur la droite un escalier conduisait à deux greniers et tout au fond une porte communiquait avec le jardin. Du côté droit du vestibule, une autre porte communiquait avec la salle commune principale par un petit couloir sombre d'1 mètre (épaisseur du mur), rehaussé d'une marche et

fermé à l'autre bout par une seconde porte. **La pièce à l'arrière était appelée « le logement de derrière »** (en patois : le log'ment d'derieur). On y entreposait les betteraves et les carottes fourragères blanches destinées aux vaches, de même que les carottes rouges destinées à la consommation familiale. Au-dessus s'étendait un grenier ouvrant sur le chemin par une porte gerbière. On entend par porte gerbière une ouverture située au raz du sol du grenier et fermée par un simple battant de bois. On y faisait passer à l'aide de fourches, les gerbes de foin soulevées depuis la charrette et réceptionnées de la même manière par celui qui les attendait au grenier. On pouvait également accéder à ce grenier arrière par l'intérieur de la maison, car il était contigu à un autre grenier qui surmontait la pièce avec cheminée. Ces deux greniers étaient affectés au regroupement des ruches à l'automne et au début de l'hiver, puis au stockage des blés pendant l'été.

- B. La partie centrale datée de 1685 (sous Louis XIV) correspondait à la maison d'habitation surmontée d'un grenier.** On accédait à la partie habitation par trois marches de granit aux côtés arrondis. A gauche sur la façade, se détachaient les barres de fer protégeant l'unique fenêtre de la pièce ornée d'un rosier à la belle saison. Ce système permettait d'aérer les lieux en toute sécurité pendant les travaux des champs parfois assez éloignés. Le grenier servait à abriter les récoltes d'orge, d'avoine et de blé noir. Il s'ouvrait côté cour par une porte gerbière qui permettait de faire passer directement les gerbes ou les sacs depuis les charrettes. A l'inverse quand on avait besoin d'un produit, on le déversait par la même ouverture. La nuit, le grenier devenait le royaume des rats malgré la présence des chats qui devaient les poursuivre et les tuer, mais il arrivait à ces derniers d'être rassasiés. On entendait alors le pas des rats résonner aussi lourdement que des pas d'hommes.
- C. La partie droite du bâtiment central** renfermait l'étable éclairée à l'avant par une petite fenêtre et aérée à l'arrière par une petite ouverture carrée sans vitre. Les animaux y entraient par la porte donnant sur la cour en franchissant un seuil en granit de la hauteur d'une marche. Une autre porte située dans la pièce commune permettait d'accéder à l'étable de l'intérieur. L'étable était contigüe au mur du cellier sans ouverture.
- D. L'aile gauche** comprenait l'écurie, prolongée à l'avant par une petite remise qui a longtemps abrité les clapiers à lapins. Le tout était surmonté d'un grenier. On accédait à l'écurie et à la remise aux lapins par deux portes indépendantes donnant sur la cour. Seule la partie écurie, éclairée par une petite fenêtre, était dallée et possédait une mangeoire haute pour le cheval. Deux chevaux pouvaient y loger.
- E. L'aile droite** comportait à l'entrée, côté cour, une large ouverture non fermée. C'était la remise soumise un peu aux courants d'air. Elle donnait accès au cellier renfermant les barriques de cidre, par une large porte située à gauche. Juste en face de l'entrée, une grande porte arrière en bois à deux vantaux conduisait au puits situé juste derrière la remise, à droite sur une petite proéminence ainsi qu'au jardin potager et fruitier, situé à gauche à l'arrière du bâtiment central. On accédait au jardin par un petit sentier de moins de 10 mètres et un portillon en bois. Juste avant ce portillon sur la droite, enfoui dans la verdure enserrée par du lierre, se trouvait le « cabinet d'aisance ». En fait ce sentier bordait un grand champ planté de pommiers.

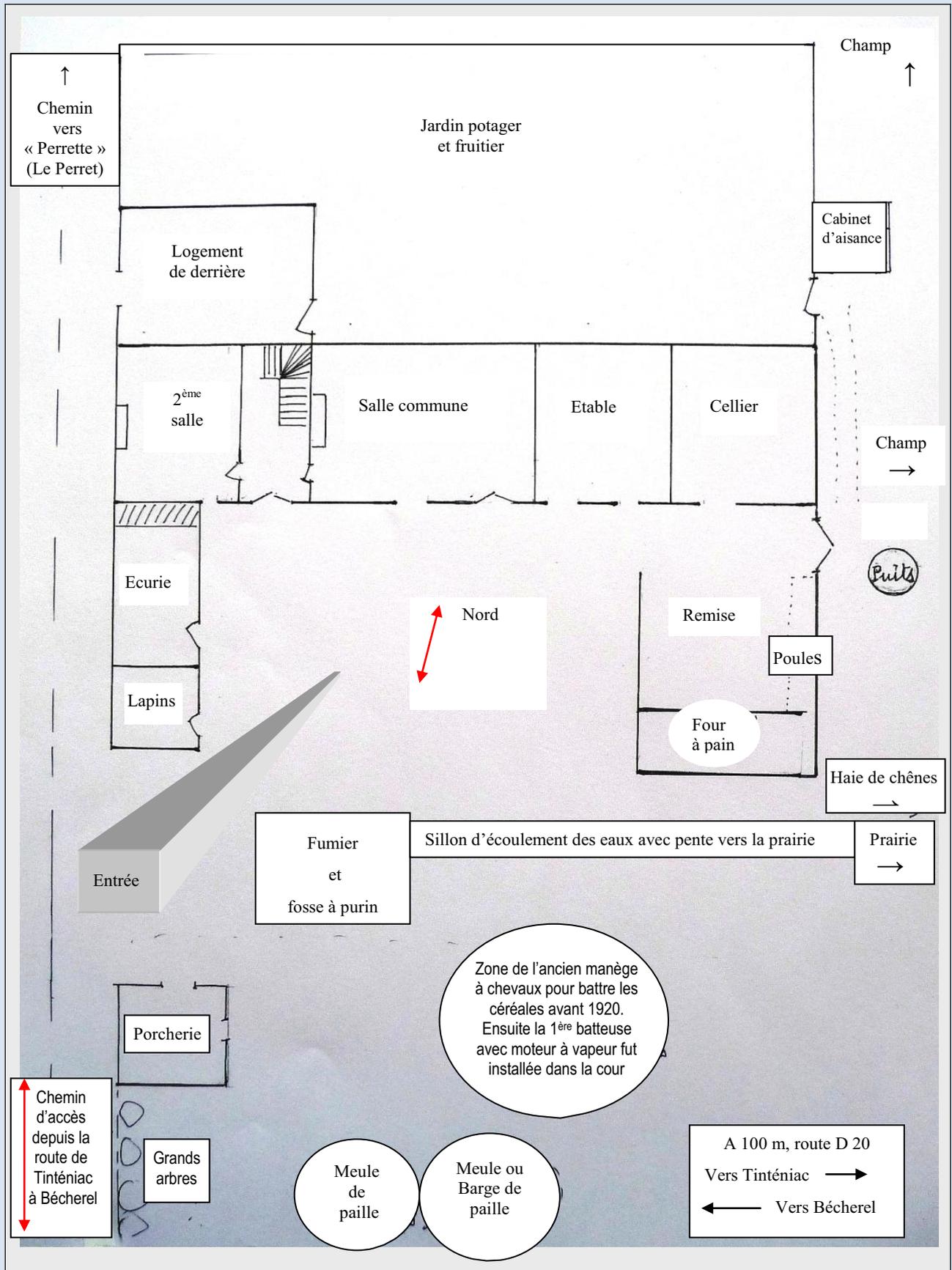
La **remise** avait une surface moyenne, englobant le four situé au fond sur la droite. On pouvait y entreposer du petit matériel agricole, effectuer des travaux de bricolage, cuire le pain une fois par semaine dans le four en briques chauffé au bois, dont la chaleur était bien appréciée l'hiver. A côté, deux chaudières en fonte permettaient de cuire les betteraves, les pommes de terre et les aliments destinés aux cochons et aux autres animaux ou de laver de petites quantités de linge. Cet atelier faisait également office de poulailler. Les poules nichaient en haut sur des perchoirs en bois adossés au mur côté champ et pondaient les œufs sur des nids de paille installés sur des planches. Il fallait monter sur une échelle pour aller les ramasser. Dès qu'une poule avait pondu, elle lançait un cot-cot-cot-codeette.

Enfin à l'entrée de la cour, au bout du chemin d'accès et en contrebas à une vingtaine de mètres de la maison, trônaient *le tas de fumier et la fosse à purin*. Comme partout à l'époque en Bretagne, il fallait passer devant le fumier avant de pénétrer dans la maison. Les enfants avaient interdiction de jouer près la fosse à purin, pour ne pas risquer d'y tomber. Parfois sous le tas de fumier, le sol était recouvert de ciment pour limiter les infiltrations, notamment dans les puits. A La Prise, le puits situé au niveau du haut de la cour, derrière la remise était à l'abri des infiltrations néfastes.

Face à la maison, là où le sol remontait par rapport à la ligne d'écoulement des eaux et du fumiers, se tenaient *les barges de paille*, meules hautes de six à huit mètres, montées à la fourche autour d'un long mât central en bois. Le surplus de paille monté à côté en petite meule, sans mât, portait le nom de «mulon». C'est à l'endroit devant les tas de paille que se tenait autrefois le manège utilisé pour le battage. Maria disait que la trace des chevaux piétinant le sol était restée visible très longtemps.

Entre les barges de paille et le fumier, une **petite bâtisse en terre** tournant le dos au chemin servait de **porcherie**. Cette maisonnette qui possédait un grenier et un toit à deux pentes ne manquait pas d'élégance. Sa porte d'entrée se situait à l'est face aux meules de paille et une fenêtre au nord faisant face à l'écurie permettait de l'aérer. Personne ne se serait douté qu'elle abritait les cochons, placés le plus souvent dans des appentis très bas et obscurs, dénommés soues à cochons.

**3 – SCHEMA D'ENSEMBLE DE LA FERME AVEC LA COUR, LES ANNEXES ET LE JARDIN**



**Schéma des locaux de la ferme de La Prise et du proche environnement,**  
réalisé de mémoire par Irène

#### 4 – L'AMBIANCE DE LA FERME SELON MARIA ET SES PREMIERS SOUVENIRS D'ENFANCE

Maintenant que nous avons présenté le cadre de vie de Maria, il est nécessaire de rappeler le contexte de son enfance et de sa jeunesse. **De son enfance, les rares souvenirs qu'elle a écrits elle-même sont les suivants :**

*« La première fois que je me souviens de mon enfance, je devais avoir deux ans. Maman m'avait réveillée pour me présenter à deux de ses cousins qui étaient venus lui rendre visite. J'étais couchée car j'avais vomi. Une fois levée, je marchais bien... »*

*Quand Maman m'a conduite à l'école (des filles) accompagnée de Narcisse, pour entrer dans la cour il y avait des marches où se tenaient des enfants et deux maîtresses. L'une d'elles m'a embrassée, a parlé à maman qui est repartie. On nous a mises en rangs et on est toutes rentrées dans la classe. Je me souviens que la maîtresse m'a placée à la dernière table et m'a donné à choisir un crayon entre un rouge et un jaune. J'ai pris le jaune. Ensuite, elle m'a donné un cahier et une ardoise avec un crayon pour l'ardoise. L'ardoise était rayée, il fallait faire des bâtons entre deux lignes et j'ai réussi.*

*Plus tard je me rappelle qu'elle me demandait d'aller faire lire les plus petits, car elle avait remarqué que je pouvais lire à l'envers face aux petits et c'était bien. Encore plus tard, quand j'étais dans les grandes, on passait des après-midi entières à éplucher des oreillers et de vieilles chaussettes pour faire des matelas pour coucher les blessés de la guerre et c'est la maîtresse qui avait fait le matelas. Il était bien gonflé. Et les cours reprenaient...*

*Quand on rentrait de l'école tous les midis, maman nous demandait si on avait vu le facteur. Nous : « Oui », elle : « pas encore de lettre ! » ; elle en avait les larmes aux yeux et tout cela nous attristait. Un an plus tard, pendant l'été 1917, alors que j'étais seule avec elle, une lettre arrive enfin, maman voyait son fils mort, pas moyen de déchiffrer un mot, la lettre était écrite en allemand. Il a fallu porter la lettre à la directrice d'école qui l'a fait traduire. C'était un officier allemand qui leur écrivait du fait que leur fils avait pu enfin parler et préciser son adresse. Mais il ne pouvait pas encore écrire. « Votre fils revient de loin. Il est soigné dans un hôpital de la Prusse orientale... Plus tard, Léon put écrire lui-même. Quel bonheur ! »*

*Une fois, j'ai été la première et avant de passer dans la grande classe, dans une dictée, j'ai oublié de mettre un S à la fin de « les familles ». J'ai reçu de la part de la maîtresse une correction de gifles sur la tête et les oreilles au point que j'en avais du noir ... Peu de temps après, on est rentrées à quatre dans la grande classe. Là tout était bien, on n'était pas battues. J'y ai passé deux années complètes, puis la troisième année, seulement l'hiver. Je suis sortie de l'école juste avant 12 ans mais j'ai suivi les cours de catéchisme jusqu'à 14 ans.*

*A la ferme, j'étais toujours fatiguée, j'avais mal à la tête tous les jours, à partir de 11 heures du matin jusqu'au moment d'aller le soir au lit. Le matin, ça allait. J'aurais bien voulu continué à dormir, mais c'était impossible car la grande sœur était partie garder les vaches et le travail commençait dès son retour. Il fallait sarcler dans le jardin et dans les champs, couper les litières et les carottes, traire les vaches, vider le fumier, etc. Pas d'arrêt. La vie était dure en ce temps-là. Je me souviens aussi que ma mère avait acheté une prairie voisine de l'une des nôtres mais séparée par un talus avec de gros chênes. On a pu abattre les arbres et le talus et niveler la terre pour avoir une prairie beaucoup plus grande.*

*Aux environs de 13 ans, je suis tombée malade. Le Dr Lemaire est venu, il a dit que c'était la grippe. Mais j'avais les pieds et les chevilles enflées au point de ne plus pouvoir appuyer sur les pieds. J'avais aussi une grande douleur dans les reins. Maman m'a soignée de son mieux avec du lait baratté chaud et des massages sur les chevilles. Pour faire le lit, maman et Léon devaient me porter dans leurs bras pour me faire asseoir. Au bout d'un mois environ, tout a désenflé. J'ai remis les pieds par terre, mais il me fallait un bâton dans chaque main pour tenir debout. J'ai mis près de six mois à remarcher normalement. Des années plus tard, lors d'une consultation avec le Dr Boulongne, il m'a demandé si j'avais fait une maladie étant jeune, car il avait trouvé mon cœur « serré ». \* A mes 16 ans, le père meurt et ma sœur se marie. On restait à trois à la ferme : maman, Léon et moi. Tout marchait très bien et on était heureux ensemble, malgré les malaises comme partout et beaucoup à faire.*

*Mes 20 ans sont arrivés, plus tard maman s'est retirée dans la maison d'à côté et en 1929 Léon se marie et prend la ferme à son compte. Je n'avais jamais eu de plaisir, mais on trouvait ça normal. J'étais naïve car je n'étais jamais sortie de chez moi. Alors en 1930, à 22 ans, quand je suis partie sur le « trimard », j'ai appris plein de nouveautés ».*

**Fin des notes de Maria - Une copie du début de son manuscrit rédigé à Tours est annexée page 38.**

*\* Plus tard, Philippe disait qu'elle avait du faire un rhumatisme articulaire aigu.*

Reprenons le cours de son enfance d'après les renseignements glanés auprès d'elle. **Le 23 mars 1914, elle atteint l'âge de 6 ans.** Dans sa famille les anniversaires ne donnant pas lieu à des bougies sur un gâteau, ce fut un jour ordinaire même si une allusion à cette date particulière fut prononcée, car Maria devait commencer l'école à la rentrée d'octobre 1914 qui approchait.

**Or cette année-là, le 2 août 1914, l'Allemagne déclara la guerre à la France et ce fut le début de la guerre 1914-1918. Ce qu'il faut retenir ici, c'est que Maria qui a commencé l'école à 6 ans en 1914 juste après le début de la guerre, a dû la quitter en mars 1920 alors qu'elle allait avoir 12 ans, du fait de l'absence de son frère aîné parti à la guerre. L'ambiance douloureuse de cette période qui correspondait à ses années d'école primaire, l'a marquée à vie comme tous les jeunes de sa génération et toutes les familles.**

**Maria se rappelait qu'avant le début de la guerre, sa famille au complet vivait à La Prise : les parents et les cinq enfants. La vie à la ferme et la vie à la maison étaient complètement imbriquées. Les animaux étaient logés près de la salle commune** et les activités quotidiennes des uns et des autres relatives à la ferme et à la vie familiale étaient mêlées. On peut d'ailleurs préciser que les écoles n'ignoraient pas le travail des enfants à la ferme, *puisque pendant certains travaux agricoles se déroulant pendant l'année scolaire, (foins, vendanges) les familles pouvaient garder leurs enfants pour les aider à travailler.* Ainsi, en 1914, les deux derniers enfants, Narcisse (8 ans) et Maria (6 ans), travaillaient matin et soir sur la ferme, avant d'aller à l'école et au retour. Léon, le frère aîné allait parfois à la journée faire des corvées dans d'autres fermes pour rapporter de l'argent en vue d'acheter un cheval. Pierre, le cadet, aidait son père et sa mère sur la ferme. Seule Léonie, la sœur aînée, de constitution fragile et plus passive par tempérament, était déchargée de quelques travaux, mais elle gardait les vaches.

Les animaux de La Prise étaient représentatifs des petites fermes de la région. Tous les ans, on gardait **cinq vaches laitières et une génisse**. A la belle saison, il fallait les emmener brouter dans les prés avec l'aide d'un chien pour les empêcher de s'éloigner et les garder dans la journée. Le soir, elles étaient ramenées à l'étable, souvent par les enfants.

**Le cheval** n'a été acheté que juste avant la guerre de 1914. Il était logé dans une écurie située dans l'aile gauche du bâtiment. La preuve que la ferme était petite : elle ne disposait que d'un cheval. Pour situer l'importance d'une ferme, on ne précisait pas le nombre d'hectares, on raisonnait en nombre de chevaux. Dans la commune de La Baussaine, la plupart des fermes étaient des fermes de 1 ou 2 chevaux. Une ferme à 3 chevaux était rare. Une ferme à 5 chevaux comme celle de Brominici de Tinténiac était donc considérée comme exceptionnelle et signe de richesse par la population rurale. Les soins au cheval étaient effectués par des adultes, parfois des valets de ferme.



*Le chien Luther compagnon de jeu d'Irène - 1945*

La **basse-cour** destinée à la consommation familiale et à la vente était composée de **lapins** logés dans des clapiers regroupés dans la remise près l'écurie, de **poules et de canards** de différentes races qui se promenaient en liberté dans la cour et le pré voisin. Il fallait les nourrir matin et soir. Pour la volaille, la fermière arrivait dans la cour à heures à peu près fixes avec une binette, sorte de panier rond en paille tressée, remplie de graines de céréales, posée sur sa hanche ou tout simplement avec son tablier dont le bas remonté et serré dans une main formait une poche. Elle criait rapidement d'affilée cinq ou six fois : « Petits, petits, petits... » en insistant d'abord sur le premier « pe », puis en finale sur le dernier « i » et toute la basse-cour accourait. De sa main elle dispersait le grain sur le sol de la cour qui devenait alors grouillante de plumes de couleurs variées, de pattes nerveuses aux doigts écartés ou palmés et surtout de becs alertes et vigoureux se dépêchant de profiter de l'aubaine. Il fallait parfois intervenir pour protéger les plus faibles : les jeunes et les éclopés, afin qu'ils se restaurent eux aussi. Le tout dans un piaillage continu et soutenu avec des battements d'ailes et des sauts pour protéger un territoire. N'oublions pas les **deux cochons** : un pour vendre, un pour manger, logés dans la porcherie. Ceux-ci étaient relativement propres, car le sol était fabriqué en larges planches de bois séparées par des interstices qui laissaient passer l'urine, s'écoulant directement dans la fosse à purin voisine. Un coin garni de paille leur permettait de dormir au sec.

En ce qui concerne les **cultures**, les parents de Maria cultivaient du **blé** (cinq à six quintaux à l'hectare seulement en ce temps-là), **de l'avoine, de l'orge et du blé noir**. Seules, l'avoine et l'orge pouvaient être moulues pour nourrir le cheval et les volailles. Le blé noir était réservé à la galette. Quant au blé, pendant la guerre 1914/1918, il était interdit de le moudre et de le donner aux bêtes et aux poules. La France manquait alors de blé pour sa population. Chaque cultivateur était obligé, au prorata de sa superficie, d'apporter des sacs de blé au canton. Le peu qui restait était utilisé pour fabriquer le pain à la ferme. Du temps de la jeunesse de Maria, le blé était encore considéré comme sacré. Les enfants, elle comprise, allaient glaner dans les champs après la récolte, c'est-à-dire qu'ils ramassaient à la main les épis restants. Ces épis passaient ensuite à la batteuse, en même temps que les gerbes de blé.

En plus des céréales, la ferme produisait aussi des **pommes de terre** pour la consommation familiale et des **fourrages** pour l'alimentation des vaches, car les prairies et le foin ne suffisaient pas. Ainsi, on produisait du trèfle commun à

fleur bleue dit « la trémène », à raison de trois récoltes par an et du **trèfle rouge** qui lui n'était récolté qu'une fois. Puis il y avait les **betteraves fourragères, les carottes blanches fourragères, les choux à vaches**.

Par ailleurs, comme partout en Bretagne à cette époque, on cultivait **des pommes à cidre** en vue de la production de cidre. A La Prise, on n'en faisait pas commerce. La production de cidre était destinée à la consommation familiale. Le cidre et l'eau étaient les boissons courantes. Le vin était exceptionnel. **Tous les jours, on allait puiser l'eau au puits** dans un seau accroché à un treuil que l'on déroulait à la main. A chaque repas, on allait remplir une cruche de cidre à la barrique, en ouvrant un robinet en bois, dénommé « chantepleure ». Les barriques et les tonneaux étaient rangés dans le cellier.

Enfin les ruches destinées aux abeilles étaient regroupées en petit nombre, 7 à 8 environ dans le jardin, face au soleil levant et le dos à la haie bordant le chemin. Ce qui était particulier dans la ferme des parents de Maria, c'était pendant l'hiver la **production de miel, de cire et d'hydromel**.

**Pour engraisser la terre, les engrais chimiques n'existaient pas. On utilisait le fumier**, composé du mélange des litières (paille et fourrages) et des excréments (déjections liquides et solides) des vaches, du cheval et du porc.



*Le fumier dans une cour de ferme sur le sol  
Site Mon Tour de France 1959*



*Le fumier sur une plate-forme en béton  
Site turenneclub.fr*

Le fumier était entassé au bas de la cour. Il était progressivement décomposé par la fermentation sous l'action de micro-organismes. Dans les petites fermes, le purin composé de l'urine des animaux, des eaux de pluie et de la décomposition des déjections solides animales s'écoulait dans un sillon rejoignant la prairie voisine. Evidemment, surtout l'été, le tas de fumier dégageait une forte odeur caractéristique de la vie à la campagne, qui attirait les mouches et autres insectes. Mais c'était le seul engrais et il était précieux. La chaux était parfois utilisée pour amender des terres trop acides. A cette époque, il n'existait pas de réglementation relative aux effluents d'élevage.

Cependant des recommandations étaient déjà formulées par les agronomes, dans le but de construire des plateformes bétonnées pour stocker le fumier ainsi que des fosses pour recevoir le purin. La plateforme communiquait avec la fosse, ce qui permettait de limiter les écoulements liquides dans la cour. Le tas de fumier permettait d'évaluer la richesse de la ferme, car plus il était gros, plus les animaux étaient nombreux. Aucune réglementation concernant son usage n'existait alors. Il est vrai que vers 1920, les risques de nitrate dans la nature pouvant polluer les eaux n'avaient pas lieu d'être. Seules les très grandes fermes disposaient de ce type d'installation appelé fumièr.

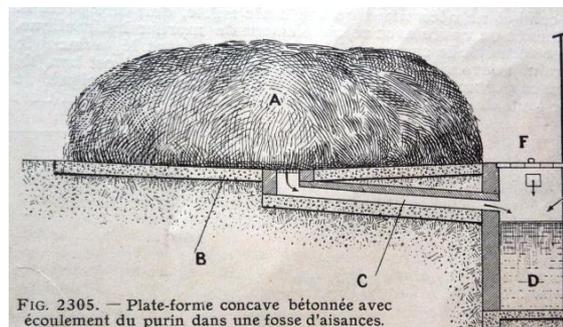


FIG. 2305. — Plate-forme concave bétonnée avec écoulement du purin dans une fosse d'aisances.

A. Fumier – B. Plateforme – C. Conduit d'écoulement – D. Purin  
**Schéma d'une fosse à purin**  
*Larousse agricole 1921/1922 – Fig 2305*

\*\*\*

Ainsi peut-on résumer le cadre de vie de Maria à la ferme pendant sa jeunesse. La participation des enfants aux travaux de la ferme était régulière et les occasions ne manquaient pas. Nous n'avons pas de photos de la vie quotidienne de cette période.

Fac-similé d'une page manuscrite de Maria Gérard, rédigée à Tours en 2000, à l'âge de 92 ans

### Mes débuts dans la vie

La première <sup>fois</sup> que je me souviens de mon enfance que j'avais environ 2 ans - maman m'avait réveillée pour me faire <sup>voir</sup> à deux de ses cousines qui étaient venues lui rendre visite, - j'avais vomie, une fois levée, je marchais bien.

Et quand maman m'a conduite <sup>à l'école</sup> accompagnée de Narcisse, pour rentrer dans la cour de l'école il y avait des marches, des enfants et deux maîtresses dont une est venue auprès de nous, et m'a embrassée et après que maman a parlé avec ces maîtresses, elle est repartie. On nous mit en Rangs et rentré dans la classe, je sais que la maîtresse m'a placée à la dernière table et m'a donnée à choisir un crayon. Rouge ou jaune et j'ai pris le jaune, ensuite mes ardoise et un cahier et un crayon à ardoise pour faire des bâtons entre deux lignes et j'ai résumé de suite etc... et plus tard je me souviens qu'elle demandait d'aller faire <sup>lire</sup> les plus petits, et avait remarqué que pour moi je lisais à l'envers car je <sup>me</sup> mettais face à face à l'écrite - et c'était bien.

Et encore plus tard que j'étais dans les grandes, on avait des après midi entières à épilucher des vieilles chaussettes et vieux tricot <sup>pour</sup> épilucher pour faire matelas pour coucher les blessés de la guerre, et c'est la maîtresse qui avait fait le matelas qui était bien gonflé. Et les cours continuent ensuite j'arrivais en fin de cycle de la petite classe, j'étais la première, et avant de passer dans la grande classe dans une dictée j'avais oublié en S devant les familles. J'ai reçu de la part de ma maîtresse une correction, de gifles sur la Tête et les oreilles, que j'en avais du noir.